

■ GRAND FORMAT | DÉCOUVERTE |

Les Antilles, matrice du basket français

De Jacques Cachemire aux frères Pietrus en passant par Jim Bilba, les Antilles françaises se révèlent depuis quarante ans un vivier inépuisable de talents pour l'équipe de France de basket.



POINTE-NOIRE (Guadeloupe), 2 JUILLET 2011. — Le sport, le basket en particulier, est omniprésent dans les Antilles françaises. Guadeloupe et Martinique, qui ne représentent à elles deux que 300 000 habitants pour à peine 6 000 licenciés, fournissent pourtant un impressionnant contingent de joueurs à l'équipe de France. (Photo Laurent Traudel/Équipe)

GUADELOUPE — de notre envoyé spécial

« ALLEZ, ON SE FAIT UN SWÉ ? »

En une petite semaine passée à la Guadeloupe, on a entendu cette expression une bonne dizaine de fois par jour. Un « swé » en créole, c'est un basket, comprenez une bonne suée.

Dans le vestiaire de l'équipe de France de basket, qui s'apprête à disputer le Championnat d'Europe en Lituanie (31 août-18 septembre), nul doute que le terme doit souvent résonner. Car, dans leurs rangs, les Bleus comptent cet été, sur douze sélectionnés, quatre joueurs nés ou originaires des Antilles françaises. Mickaël Gelabale, Florent Pietrus (Guadeloupe), Ronny Turiaf, Andrew Albicy (Martinique). Ils sont cinq si l'on ajoute Kévin Séraphin, qui vient de Guyane, le troisième département français d'Amérique (DFA), souvent associé aux Antilles caribéennes, quoique situé en Amérique du Sud.

Ils auraient aussi bien pu être sept, si Mickaël Pietrus n'avait pas déclaré forfait (genou). Si Rodrique Beau-bois, champion NBA avec Dallas, n'était pas plombé depuis un an par une blessure au pied.

Comment expliquer la densité du vivier issu de ces deux îles microscopiques — 2 560 m², à la population cumulée de 800 000 habitants ? Et

surtout, sa prégnance dans l'histoire de l'équipe de France de basket depuis quarante ans, malgré des infrastructures déficientes et un nombre de licenciés qui peine à atteindre les 6 000 — contre plus de 50 000 dans la seule Ile-de-France ? « Sur un territoire où il y a si peu d'habitants, posséder autant de gabarits pareils, c'est incroyable », constate Patrick Cham, pionnier, avec Jacques Cachemire (voir par ailleurs), de la présence antillaise sous la tunique bleue, devenu entraîneur et formateur au pôle de détection de la Guadeloupe.

« Ici, on n'envisage pas le quotidien sans activité physique, explique Mickaël Gelabale, ailier des Bleus, qui revient chaque été à Pointe-Noire, village de pêcheurs situé à l'extrême ouest de l'« île papillon », où il a shooté ses premiers paniers. Peu importe l'heure, le jour, tu verras toujours un mec sur un vélo, sur un terrain. On pratique tout : cyclisme, football, natation, hand, danse folklorique... et basket, bien sûr ! Il y a aussi un facteur social. La moitié des 18-25 ans sont au chômage. Le sport peut être une porte de sortie. »

Si toutes les disciplines sont concernées (voir par ailleurs), l'histoire du basket français est intimement liée à celle de ses athlètes venus de l'archipel. Les grandes pages de son

histoire comptent souvent un ou plusieurs protagonistes antillais.

Bilba : « Pas de raison que cela s'arrête »

Comme lors de la médaille d'argent olympique conquise en 2000 à Sydney. Cette année-là, le capitaine s'appelle Jim Bilba, une grande tige venue de Pointe-à-Pitre, qui aurait aussi bien pu y rester. « Je l'ai trouvé dans la rue, se rappelle Georges Bengaber, responsable du pôle fédéral de la Guadeloupe et formateur de Bilba au club de Ban é Lot. Je lui avais demandé si ça lui disait de jouer au basket et donné l'adresse du club. Il s'était trompé d'endroit. On aurait pu ne jamais le revoir ! » Heureusement, Bilba fut rattrapé, et fit le bonheur de son club avant de connaître un destin unique. À Cholet, où il parfait sa formation avant de vivre à Limoges en 1993 l'apothéose d'un titre européen de clubs qui reste le seul d'une équipe française à ce jour.

À la question du pourquoi et du comment de cette richesse antillaise, il répond par un éclat de rire perplexe. « Je ne me pose plus la question ! Il semble que l'on a des prédispositions physiques favorables. De plus en plus de clubs NBA et européens viennent eux-mêmes s'en rendre

compte. Oui, les Antilles constituent une part de l'identité de l'équipe de France. Et il n'y a pas de raison que cela s'arrête. »

En effet. Car « Trampoline Jim » est devenu à son tour un tremplin pour les Gelabale, Pietrus, Turiaf, Beau-bois, génération qui a franchi un nouveau cap en s'ouvrant les portes de la NBA. Trois d'entre eux — les frères Pietrus et Gelabale — ont d'ailleurs déjà attaché à leur cou une médaille de bronze européenne. C'était en 2005, et la France du basket fêtait sa première médaille continentale depuis... 1959. Les mêmes riguent aujourd'hui, à l'image de leurs modèles, un destin olympique.

YANN OHNONA

La « gwada » à la loupe

La réussite des basketteurs antillais passe souvent par le système D. Panorama subjectif de cette réalité au travers de trois lieux du basket guadeloupéen.



« L'arbre NBA »

(Pointe-Noire)

CE N'EST PLUS qu'un amas de bitume écaillé, de branches mortes et de gravats, au pied d'un majestueux mangonier, cet arbre précieux des Antilles. À environ trois mètres du sol, l'écorce de l'arbre est craquelée : des traces laissées par les cœurs qui servaient dans le passé à y fixer des arceaux de basket. Bienvenue au NBA - à prononcer au masculin. C'est là, en contrebas du marché de Pointe-Noire, sort de pierre où a grandi Mickaël Gelabale, que l'aîné des Bleus venait, ado, s'entraîner avec ceux de sa génération. Ici que le rêve de rejoindre la grande ligue pour imiter les exploits des Bulls de Michael Jordan a commencé. Là aussi qu'il s'masha pour la première fois. « Comme on était trop petits, au début, pour arriver, on prenait appui sur l'arbre pour monter assez haut », sourit-il. À l'image de Gelabale, pour beaucoup de basketteurs en Guadeloupe, tout commence dans la rue. Les playgrounds fleurissent partout, derrière les stades, encastés entre des palmiers et des cimetières colorés. À Pointe-Noire, c'est même sur l'un d'entre eux, en extérieur, que l'on jouait les matches officiels de l'équipe seniors avant la construction, au début des années 1990, d'une halle des sports.



Guadeloupe : 404 394 habitants, 2 649 licenciés
Martinique : 398 733 habitants, 1 983 licenciés
Guyane : 225 751 habitants, 1 184 licenciés



Choisir son camp

(Le Gosier)

LA SILHOUETTE bienveillante de Mickaël Pietrus se détache dans le rond central. Sur le terrain ruisselant du nouveau palais des sports du Gosier, entouré d'une cinquantaine des 170 jeunes venus participer à son camp, l'arrière des Bleus prodigue des conseils à l'assistance silencieuse et captivée. « J'essaie de leur montrer la voie à suivre pour pouvoir devenir professionnel. Je leur donne une chance que moi je n'ai pas eue étant enfant. » En une semaine, l'événement ne peut prétendre se substituer à un centre de formation. Il propose néanmoins un

complément intéressant à des structures de détention insuffisantes. Son fait de gloire : c'est là qu'a vraiment éclaté Rodrigue Beaubois, depuis devenu... champion NBA avec Dallas ! En six ans, 52 jeunes ont pu, grâce aux contacts de Pietrus et à ceux de Raoul Ramdine, son manager, qui gère l'organisation, tenter leur chance dans des centres de formation en France ou dans des lycées et universités américaines. Devant le succès du camp de Pietrus, plusieurs internationaux lui ont emboîté le pas (Mickaël Gelabale, Rodrigue Beaubois, Sandrine Gruda, Ronny Turiaf...). — Y. O.



Le CREPS

(Pointe-à-Pitre/Le Raizet/Les Abymes)

LE PARQUET est d'un brun profond, comme un rhum local qui aurait bon vieillir. Et pour cause ! Les planches vernies et glissantes du gymnase du CREPS ont reçu les foulées de quelques têtes de pont du basket guadeloupéen, par exemple Johan Petro, Ludovic Vally. Le centre régional d'éducation physique et sportive, seule structure dédiée au haut niveau en Guadeloupe, a pour mission de détecter et de former les jeunes de treize à quinze ans, avant de les aider à rejoindre l'INSEP, ou un centre de formation. Problèmes : le CREPS ne dispose que d'un terrain (il, deux étant en construction, et surtout il ne peut accueillir que 24 personnes. Une brochette. « D'ailleurs, beaucoup de grands joueurs qui viennent d'ici, Rodrigue Beaubois, Mickaël Gelabale, les frères Pietrus, n'y sont pas passés. C'est bien que la structure ne correspond pas à la réalité du moment », constate Harry Mésion, préparateur physique et sociologue autour d'une thèse sur les sports guadeloupéens (*). (*) Harry P. Mésion, Corps et Société en Guadeloupe, Presses universitaires de Rennes, 2007.

POINTE-À-PITRE (Guadeloupe), 5 JUILLET 2011. — Georges Bengaber, responsable du pôle fédéral guadeloupéen. (Photos Laurent Troudehl / Équipe)

Un aller sans retour ?

La métropole puise chaque année dans le vivier antillais sans que celui-ci reçoive en échange les moyens de sortir de sa précarité.

UN MILLIER D'EUROS. C'est la somme qu'une équipe métropolitaine est contrainte de verser au premier club d'un jeune Antillais quand celui-ci passe. Ainsi, un club comme Ban é Lot (Pointe-à-Pitre) a peut-être mis sur orbite des Jim Bilba ou des Jérôme Moïso, mais n'a pas pour autant « grandi » financièrement. Un sentiment d'ingratitude s'est ainsi développé et persiste dans les îles, qui ont souvent le sentiment d'être « pillées » et de ne rien obtenir en retour. « On fait parfois fi du travail fait ici, souligne Georges Bengaber, qui gère le pôle de détection de Guadeloupe et le club de Ban é Lot. Mais si un arbre est mal planté, il ne pousse pas droit. Il y en a qui arrivent en terrain conquis en pensant qu'il n'y a qu'eux qui forment. »

Premier visé par les critiques : Cholet. Logique et un peu facile, car le club est le plus actif et le premier à s'être positionné, il y a vingt-cinq ans, sur ce créneau — Bilba, Marquis, Gelabale, Beaubois,

Séraphin... —, ouvrant la voie aujourd'hui à l'ASVEL ou au Mans notamment.

« Même si ce n'est pas écrit, ils pourraient faire plus, appuie Patrick Cham, entraîneur au pôle. Quand un Rodrigue Beaubois part en NBA, Cholet touche 500 000 dollars d'indemnité. On reconnaît le travail qu'ils font. Donner 3 000, 5 000 euros, à l'échelle d'un club ici, ça changerait tout. »

« Je comprends ce sentiment, répond Jean-François Martin, directeur du centre de formation du club des Mauges. C'est vrai que 1 000 euros, ce n'est rien. Nous avons donc mis en place un système de bourse de formation, qui propose au club d'origine d'envoyer, tous frais payés, un joueur et un entraîneur passer un séjour à Cholet pour travailler avec nous. Nous investissons 400 000 euros par an dans notre centre de formation. Et nous n'avons pas des Rodrigue Beaubois tous les ans... »

Plus qu'un club en particulier, c'est sans doute tout le système qui est à revoir, qui ne valorise pas assez l'une de ses principales sources de richesse. « C'est aussi de la responsabilité de nos élus, indique Cham. Ils n'ont rien fait jusqu'ici pour que cela change. »

« Il devrait y avoir une convention entre îles et métropole », propose Sandrine Gruda, l'internationale martiniquaise. — Y. O.

5

Cinq des dix-sept Français jouant ou ayant joué en NBA sont nés aux Antilles ou en Guyane.

Il s'agit de Mike Pietrus (Les Abymes, Guadeloupe), Ronny Turiaf (Le Robert, Martinique), Rodrigue Beaubois (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe), Kévin Séraphin (Cayenne, Guyane) et Mickaël Gelabale (Pointe-Noire, Guadeloupe). Trois autres sont nés en métropole mais ont des origines ou des attaches très fortes : Tariq Abdul-Wahad (Guyane), Jérôme Moïso (Guadeloupe) et Johan Petro (Guadeloupe).

986

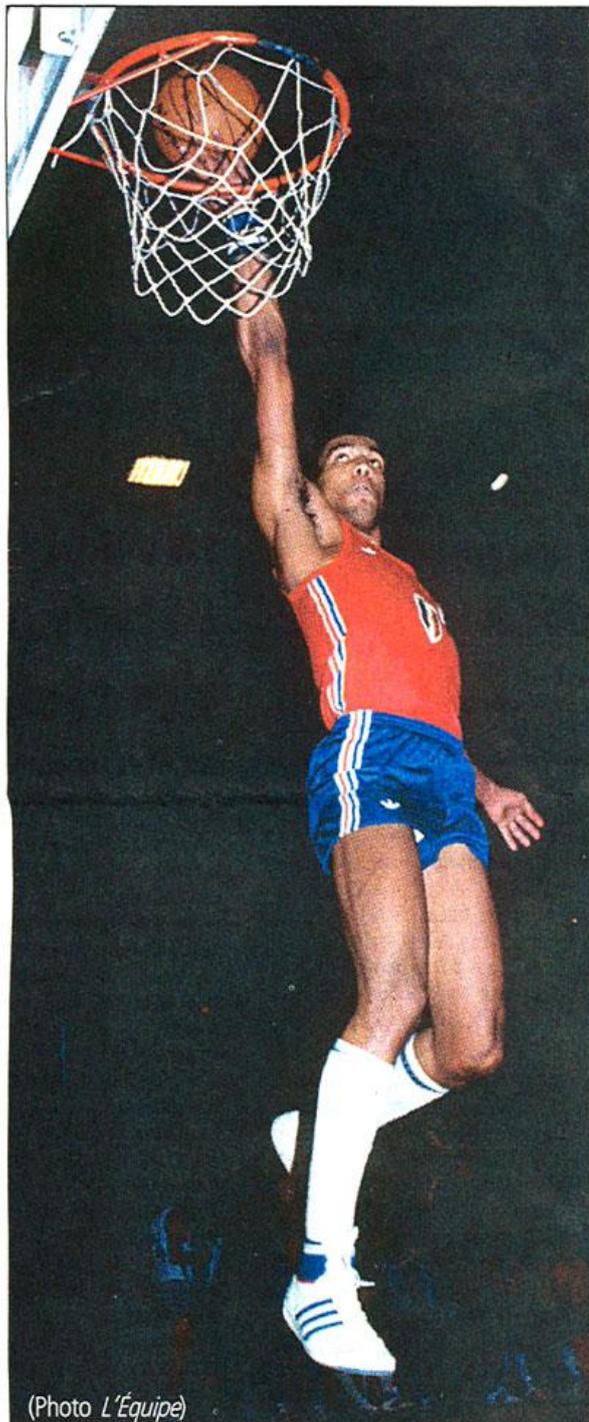
C'est, en euros, l'indemnité de formation que verse un club de métropole quand il recrute un jeune joueur dans un club antillais.

2

Le nombre d'Antillais dans le top 10 des joueurs les plus sélectionnés de l'histoire en équipe de France. Il s'agit de Jacques Cache-mire (250 sélections) et de Jim Bilba (170).

1,26 %

À elles trois, Guadeloupe, Martinique et Guyane ne représentent que 1,26 % du total des licenciés du basket français (5 816 sur 461 057).



(Photo L'Équipe)

« Il faut des moyens »

PATRICK CHAM, ancien international devenu entraîneur au pôle de détection de Guadeloupe, juge sévèrement l'évolution du basket antillais, qu'il estime sous-exploité.

Il a gardé une forme olympique. Patrick Cham, beau gosse de cinquante-deux ans à l'œil vif, au sourire ample, a toujours le physique de l'ailier délié qu'il était dans les années 1980. Époque où il porta la tunique bleue à 113 reprises, génération Hervé Dubuisson, Stéphane Ostrowski, Jacques Monclar... Né à Saint-Claude, en Guadeloupe, Cham fut le chien de garde attiré de légendes comme Drazen Petrovic, Nick Gallis, Oscar Schmidt ou encore Michael Jordan ! Devenu l'un des cadres du centre fédéral, chargé de la détection et de la pré-formation des jeunes, il jette aujourd'hui un regard dur et sans concession sur le potentiel de son île.

BAIE-MAHAULT – (Guadeloupe) de notre envoyé spécial

« **ON DIT TOUJOURS** des Antilles qu'elles sont une "terre de champions"...

– Nous sommes une terre de potentiels. Mais, hélas, notre basket en lui-même reste assez médiocre. Les clubs n'ont pas assez évolué depuis vingt ans. Ils sont démunis parce que la Guadeloupe, structurellement, a beaucoup de retard partout. Quand la loi de 1984 sur le sport a fait des collectivités territoriales les premiers bailleurs du sport, les municipalités, ici, sont restées frileuses. Les quatre clubs de Pointe-à-Pitre reçoivent chacun autour de 1 500, 2 000 euros par an. Comment exister ainsi ?

– **Le manque d'infrastructures est donc le nerf de la guerre ?**

– Les infrastructures commencent à sortir de terre. Le Gosier a fait sa salle. Une autre à Pointe-à-Pitre est attendue en novembre. Il y en a une dizaine sur l'île. C'est déjà bien car quand, moi, j'ai débuté, dans les années 1970, les matches officiels, on les jouait dehors, même quand il pleuvait ! La

table avait un parapluie pour protéger la feuille de marque...

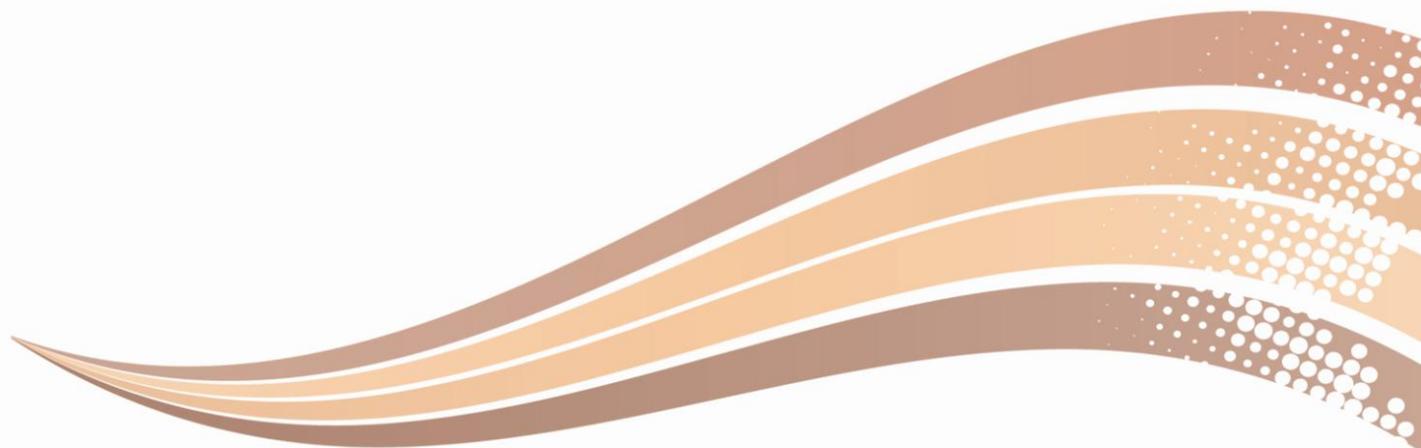
– **Quelles sont les lacunes des jeunes (13-15 ans) que vous prenez en charge au pôle ?**

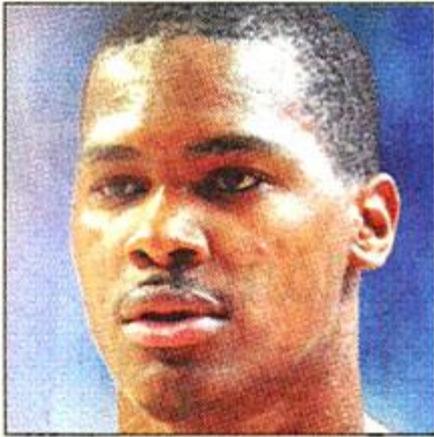
– En métropole, il y a un Championnat benjamins, minimes. Ici le travail n'est pas fait, donc il faut tout leur apprendre. Mais on leur donne les billes pour qu'ils deviennent entraînaables. Et dès qu'ils partent, après six mois, ils dépassent beaucoup des autres jeunes de leur âge en métropole.

– **Estimez-vous que la métropole en général et la Fédération en particulier s'impliquent assez pour les départements d'outre-mer ?**

– S'il y avait plus de travail sur la détection, on sortirait beaucoup plus de joueurs. Des fois, je tombe sur des mecs de dix-sept ans qui font 2,05 m, qui ne sont jamais venus au basket... La politique fédérale a longtemps été de saupoudrer tout le territoire. Alors qu'il faut aller chercher les champignons là où ils sont. Tu ne devrais pas mettre les mêmes moyens dans le Limousin, en Corrèze, et ici. Aujourd'hui, la première nécessité est de former des cadres et de professionnaliser nos clubs. Pour ça, il faut des moyens. » – Y. O.

L'Équipe – Mercredi 17 août 2011





Mickaël GELABALE

(Charleroi, BEL)

● 28 ans, né le 22 mai 1983
à Pointe-Noire (Guadeloupe).

● 2 m, arrière-ailier

● 54 sélections
(1^{re} le 16 août 2005).

« Y revenir tous les ans, c'est un besoin physique »

« **COMMENT S'EST PASSÉE votre arrivée en métropole ?**

– J'ai commencé le basket à six ans. Au début, c'était en accrochant des roues de vélo sur des arbres près de chez moi ! Je me suis fait repérer lors d'un tournoi minimes à La Roche-sur-Yon avec la sélection « Guymargua » – Guyane, Martinique, Guadeloupe. Cela n'a pas été facile d'évoluer en métropole quand tu as grandi entouré de ta famille, dans le climat guadeloupéen ! Mais je faisais quelque chose que j'aimais. Je n'ai jamais regretté.

– **Quel rapport entretenez-vous avec votre île ?**

– Y revenir tous les ans, c'est un besoin physique. Revoir ma mère, mon île... Savoir d'où tu viens est le plus important. Et Pointe-Noire, c'est la ville la plus sportive de Guadeloupe. J'y ai organisé la troisième édition de mon camp, en association avec un autre tournoi qui s'appelait « Range tes ciseaux ». Le message, c'est de lutter contre la violence et la drogue qui touchent les jeunes, car la moitié d'entre eux est au chômage. Si je peux faire une différence, même minime, ça compte. »

Les internationaux antillais

Joueurs ayant porté le maillot de l'équipe de France seniors hommes

Andrew ALBICY (*); Jim BILBA; Victor BOISTOL; Maurice BOULOIS; Rudy BOURGAREL; Jacques CACHEMIRE; Franck CAZALON (*); Laurent CAZALON (*); Patrick CHAM; Bruno CUQUERAN (*); Félix COURTINARD; Christian GARNIER (*); Mickaël GELABALE; Ulysse GRUDA; Max JOSEPH-NOËL; Willem LAURE; Jérôme MOISO (*); Michel MORANDAI; Jimmy NEBOT; Jacques OWEN; Johan PETRO (*); Florent PIETRUS; Mickaël PIETRUS; Régis RACINE (*); Thierry RUPERT (*); Alain SCHOL; Ronny TURIAP; Saint-Ange VEBOBE; Georges VESTRIS.

LES AUTRES DOM-TOM

GUYANE : Kévin SÉRAPHIN; Claude MARQUIS; Tariq ABDULWAHAD (*).

POLYNÉSIE : Georgy ADAMS.

(*) Nés en métropole mais avec une parenté originaire des DOM-TOM.